

# NAISSANCE ET DÉVELOPPEMENT

---

## L'HISTOIRE

### La chose et le mot

« *Littérature comparée* » est une expression à la fois aussi vicieuse et aussi nécessaire qu'« histoire littéraire » et « économie politique ». « Quelles littératures comparez-vous? », entend-on souvent demander, puisque l'expression est spontanément comprise au pluriel, plus logique à première vue, et d'ailleurs en usage dans quelques universités françaises. Au mépris de cette logique et de la grammaire, le singulier reflète un autre point de vue, qui exige toutefois — c'est l'objet de ce livre — des explications nombreuses. Du reste, au singulier comme au pluriel, « littérature(s) comparée(s) » définit un aspect durable de l'esprit humain, appliqué à l'étude des lettres, un besoin bien antérieur à la création de ce petit monstre lexicologique.

Expression vicieuse, parce qu'elle est ambiguë, — mais nécessaire, vu que son emploi est séculaire —, pourrait-elle céder la place à un vocable moins déconcertant et mystérieux? Cependant, tous les substituts proposés, trop longs ou trop abstraits, ne se sont pas imposés. Et beaucoup de langues connaissent la même difficulté, ayant elles-mêmes imité le français : *letteratura comparata* (italien), *literatura comparada* (espagnol), *hikaku bungaku* (japonais). L'anglais a *comparative literature* (« littérature comparative », c'est la formule qu'eût souhaitée Littré) et l'allemand, encore plus explicite : *vergleichende Literaturwissenschaft* (« science comparante de la littérature », où le participe présent souligne l'acte, c'est-à-dire la méthode, au détriment de l'objet passif; notons au passage la variante *vergleichende Literaturge-*

*schichte*, « histoire littéraire comparante », propre à la fin du XIX<sup>e</sup> siècle); le hollandais *vergelijkende literatuurwetenschap* est calqué sur l'allemand. Il n'y faut plus revenir : l'expression a reçu droit de cité.

« L'avènement du nom, écrivait Marc Bloch, est toujours un grand fait, même si la chose avait précédé; car il marque l'époque décisive de la prise de conscience. » Cela n'est pas entièrement vrai de la littérature comparée, qui a vécu dans les limbes des parallèles littéraires avant d'être baptisée et qui, après son baptême, a connu pendant quelques décennies une adolescence colorée de dilettantisme et exempte d'une réelle prise de conscience.

La préhistoire de la littérature comparée risquerait fort de se confondre avec la préhistoire tout court : dès que deux littératures ont concurremment existé, on les compara pour en apprécier les mérites respectifs : la grecque et la latine, la française et l'anglaise aux XVIII<sup>e</sup> et XIX<sup>e</sup> siècles. Affirmation ou refus d'une primauté nationale, la littérature comparée, dans l'âge positiviste et même scientifique, n'a pas toujours oublié ses origines. La revendication nationaliste est condamnable, d'autant que, politique, elle s'accompagne souvent de prétentions à des supériorités ethniques : le mépris porté à l'« art décadent » par les nazis répond à la destruction systématique des juifs allemands et européens. Contre cette attitude anti-humaniste se dressent ceux qui ont révélé à leurs compatriotes des ressources étrangères destinées à régénérer la littérature et à accroître le trésor d'idées de leur propre nation : Du Bellay mettant au pillage la Grèce, Rome, l'Italie de la Renaissance; Voltaire montrant qu'en Angleterre se développe l'idée de tolérance et proposant en Shakespeare, quoique avec des réserves parfois vétilleuses, un vigoureux moteur destiné à pousser la tragédie classique hors de l'ornière où elle cahotait; Lessing, en appelant à ce même Shakespeare de la gallomanie écrasante où se complaisaient les Allemands en 1760; M<sup>me</sup> de Staël offrant les richesses d'outre-Rhin aux sujets de Napoléon I<sup>er</sup> et s'entendant répondre par le ministre de la police, qui ordonnait la destruction de l'Allemagne : « Nous n'en sommes pas encore réduits à chercher des modèles dans les peuples que vous admirez. » Ce qui prouve qu'il n'est pas sans péril de proposer à ses compatriotes de s'enrichir.

Exercice académique moins dangereux et analogue aux parallèles, la littérature comparée fut d'abord un moyen scolaire, sinon scolastique, d'apprécier l'originalité de chaque littérature. Elle méritait alors le nom d'« étude comparée des littératures nationales », expression que reprend Etiemble, faute de mieux, dans sa notice de l'*Encyclopædia universalis*. Certes, comparer des littératures, ce n'est pas faire de la littérature comparée. Il reste toutefois que c'est se préparer à en faire et que peut-être il faut aussi aboutir à cette comparaison, si l'on veut déterminer l'apport irremplaçable de chaque littérature nationale au fonds commun de la Littérature, à cette *Weltliteratur*, mot auquel depuis Goethe on a prêté beaucoup de sens et qui peut recevoir celui de vivant Panthéon où se multiplient les contrastes.

Pour que naquît l'expression de « littérature comparée », il ne suffisait pas que régnât un esprit que l'on pourrait déjà qualifier d'euro-péen, un esprit de cosmopolitisme, de libéralisme, de générosité, niant tout exclusivisme, tout « isolationnisme », cet esprit qui a soufflé en Voltaire, en Rousseau, en Diderot, plus fortement en Goethe, cet esprit qui a réuni à Coppet, autour de M<sup>me</sup> de Staël, des Suisses, des Français, des Allemands, des Anglais, attachés à d'incessantes confrontations. Il a fallu aussi que les Français cessassent de proclamer la supériorité du goût classique et d'imposer ce goût à l'Europe; il a fallu que fût reconnue l'existence des goûts et leur relativité — conséquence de la querelle des Anciens et des Modernes comme de la théorie des climats, chère à l'abbé Du Bos et à Montesquieu dont M<sup>me</sup> de Staël est à cet égard la disciple — et qu'on s'efforçât plutôt de comprendre que de juger, louer ou condamner, en bref, qu'on pût dire avec Benjamin Constant : « Sentir les beautés partout où elles se trouvent n'est pas une délicatesse de moins, mais une faculté de plus » (préface de *Wallstein*, 1809). Il a fallu surtout que le siècle des nationalismes, exaltant le sens de l'histoire, les traditions, le folklore, et rappelant à la vie des littératures qui se mouraient, obligeât chaque peuple, chaque groupe ethnique, à prendre conscience de son unicité dans le cadre de l'humaine communauté. Pensons à Herder, aux frères Grimm, aux frères Schlegel, à Fichte, à Hegel, et même à Bouterwek (*Geschichte der Poesie und Beredsamkeit seit dem Ende des 13. Jahrhunderts*, 1801-1819). Enfin, un exemple était nécessaire : le développement du comparatisme dans les sciences naturelles.

Comparer des structures ou des phénomènes analogues, distraits sous certains rapports de l'ensemble ou du groupe auxquels ils appartiennent, pour mettre en évidence des caractères communs et en dégager des lois — « Si les animaux n'existaient pas, l'homme serait moins connu » (Buffon) —, cet effort est ancien. L'Anglais N. Grew publie en 1675 *The Comparative Anatomy of Truncks*, première attestation de l'existence de cette science nouvelle que Marco Aurelio Severino (1580-1656) avait déjà pratiquée sans la nommer. C'est Cuvier qui lui a donné sa vraie méthode avec le traité d'*Anatomie comparée* (1800-1805). Sous la même impulsion se développent la physiologie comparée (1833) et l'embryologie comparée. Ces progrès sont suivis avec attention par de grands écrivains (Goethe, Balzac), soucieux de ne rien laisser hors du champ de l'humanisme ou de reconstituer, suivant en cela les préceptes des Illuminés, l'unité du monde par l'analogie. François Raynouard, dès 1821, publie une *Grammaire comparée des langues de l'Europe latine dans leurs rapports avec la langue des troubadours* (tome VI de son *Choix de poésies originales des troubadours*). Certes, son patriotisme provençal l'égare, en lui faisant croire que l'ancienne « langue des troubadours », née du latin de la décadence, serait la mère de toutes les langues romanes; cependant, c'est à lui que revient l'« idée vraiment géniale » selon laquelle « la méthode comparative devait renouveler l'étude historique des langues » (Alfred Jeanroy). Le stemme réel de l'évolution romane sera

dessiné en 1836 par Friedrich Diez, créateur de cette branche de la philologie, à qui Goethe avait signalé les travaux de Raynouard et qui conserva toujours une admiration sincère pour l'initiateur de la romanistique. La mythologie comparée, l'histoire comparée (*l'Essai sur les révolutions* sera qualifié par Chateaubriand dans les *Mémoires d'outre-tombe* d'« ouvrage sur les révolutions comparées »), la géographie comparée (à partir de 1817, Carl Ritter publie son monumental ouvrage : *Die Erdkunde, im Verhältnis zur Natur und zur Geschichte des Menschen, oder allgemeine vergleichende Geographie*, dont une partie est traduite en 1835-1836 par Eugène Buret et Édouard Desor sous le titre de *Géographie générale comparée*) ont déjà pris leur essor.

*Cours de littérature comparée* : tel est le titre général d'une collection de morceaux choisis destinés aux écoliers par François Noël et ses collaborateurs (1816-1825); pavillon trompeur : ce cours se contente de juxtaposer des *Leçons françaises, latines, anglaises, italiennes*. En revanche, au même moment, un Hollandais, Willem de Clercq, publie d'authentiques travaux comparatistes.

En France, les vrais initiateurs de la littérature comparée sont Abel Villemain, Jean-Jacques Ampère et Philarète Chasles.

## Les pionniers

Villemain a donné à la Sorbonne durant le semestre d'été de 1828 et pendant le semestre suivant un *Cours de littérature française* dont une partie sera publiée en 1828 et 1829 sur des sténographies révisées : il y traite de l'influence que l'Angleterre et la France ont exercée l'une sur l'autre et de l'influence française en Italie au XVIII<sup>e</sup> siècle. L'« Avis des éditeurs », en tête du deuxième volume, indique que l'orientation nouvelle des écrivains au XVIII<sup>e</sup> siècle favorisait « cette étude comparée des littératures, qui est la philosophie de la critique ». Le quatrième volume, contenant la première partie du cours, ne paraîtra qu'en 1838 : Villemain emploie dans la préface l'expression « littérature comparée »; dans le cours lui-même, professé en 1828, il disait qu'il voulait montrer « par un tableau comparé ce que l'esprit français avait reçu des littératures étrangères, et ce qu'il leur rendit ». Il avait laissé de côté l'Allemagne, parce qu'il en ignorait la langue et parce que M<sup>me</sup> de Staël en avait déjà exploré les ressources.

Après Paris, — Marseille, où, à la fin de la Restauration, se fonde un Athénée, à l'imitation de celui qui dans la capitale avait pris la succession du vieux Lycée de la Harpe, — c'est-à-dire une sorte de faculté libre, une chaire à prêcher les idées libérales, sous le couvert des lettres et des sciences. Jean-Jacques Ampère (le fils du grand savant), familier et *patito* de M<sup>me</sup> Récamier, héritier lui aussi du cosmopolitisme de Coppet, et qui, dès 1826, voulait se consacrer à la « littérature comparée de toutes les poésies » (lettre du 26 octobre à V. Cousin), y prononce, le 12 mars 1830, sa leçon

inaugurale, avant de disserter sur la poésie du Nord depuis l'*Edda* jusqu'à Shakespeare. Si la littérature est une science, déclare-t-il, elle appartient et à l'histoire et à la philosophie. Il est encore prématuré de se livrer à la philosophie de la littérature et des arts qui étudiera la nature du beau (le mot « esthétique », un germanisme, pénètre lentement en France). Priorité, donc, à l'histoire : « C'est de l'histoire comparative des arts et de la littérature chez tous les peuples que doit sortir la philosophie de la littérature et des arts. » Appelé deux ans plus tard à la Sorbonne, Ampère s'y écriait, à la fin de son discours d'ouverture intitulé « De la littérature française dans ses rapports avec les littératures étrangères au Moyen Age » : « Nous la ferons, messieurs, cette étude comparative, sans laquelle l'histoire littéraire n'est pas complète; et si, dans la suite des rapprochements où elle nous engagera, nous trouvons qu'une littérature étrangère l'emporte sur nous en quelque point, nous reconnaitrons, nous proclamerons équitablement cet avantage; nous sommes trop riches en gloire pour être tentés de celle de personne, nous sommes trop fiers pour ne pas être justes. »

Remarquons que la création de notre discipline est due à des libéraux, au sens de ce mot en politique intérieure comme dans l'acception généreuse que devaient lui attribuer des esprits soumis au rayonnement de Coppet, directement ou par l'intermédiaire de Chateaubriand. Enfin, que la littérature comparée à sa naissance ne se croyait pas obligée de choisir entre le Moyen Age et l'époque moderne; il est vrai qu'alors la culture et l'éloquence dispensaient trop souvent des précisions et des vérifications nécessaires.

Sainte-Beuve, dans ses articles de la *Revue des deux mondes* des 15 février 1840 et 1<sup>er</sup> septembre 1868, rapporte tout le mérite de la fondation de l'« histoire littéraire comparée » (1840) à Ampère, qu'il loue d'avoir été un grand voyageur, un esprit plein de générosité. C'est être injuste, non seulement à l'égard de Villemain, mais aussi de Chasles, qui a tout autant voyagé dans les livres et qui a su résumer les aspirations de la « littérature étrangère comparée » en des formules saisissantes, à l'occasion de sa leçon d'ouverture prononcée le 17 janvier 1835 à l'Athénée de Paris et publiée le même mois dans la *Revue de Paris* : « Rien ne vit isolé; le véritable isolement, c'est la mort. » « Tout le monde emprunte à tout le monde : ce grand travail de sympathies est universel et constant. » Chasles proposait de ne pas séparer l'histoire de la littérature de l'histoire de la philosophie et de celle de la politique. En un mot, il voulait faire l'histoire de la pensée et montrer les « nations agissant et réagissant les unes sur les autres », tâche qu'il accomplira avec plus de brio que de sérieux dans ses cours du Collège de France (1841-1873), où il voisina quelque temps avec Edgar Quinet. A celui-ci étaient échues les littératures du Midi; à Chasles, celles du Nord. On a reconnu la distinction chère à M<sup>me</sup> de Staël.

« Tout peuple — avait également déclaré Chasles dans sa leçon inaugurale de 1835 — tout peuple sans commerce intellectuel avec les autres n'est qu'une maille rompue du grand filet. » Cette dernière phrase figure, la

même année, en épigraphe, dans la *Revue du Nord*, fondée sous son égide, et elle sera citée, le 15 novembre 1847, dans la *Revue des deux mondes* par Ch. Louandre, qui triomphe : « Aujourd'hui nous avons proclamé le libre échange », ajoutant : « L'étude comparée des littératures a mis en circulation une foule d'idées nouvelles. » Dès le 1<sup>er</sup> mars 1844 (*Revue des deux mondes*) Blaze de Bury, un pionnier lui aussi, avait ironisé sur « ces conversations de littérature comparée assez à la mode aujourd'hui ». Autour de 1840, l'existence de la littérature comparée est donc bien attestée : à preuve l'*Histoire comparée des littératures espagnole et française* d'Adolphe de Puibusque (1843), l'*Histoire des lettres* d'Amédée Duquesnel qui porta pour sous-titre d'abord *Cours de littérature* (1836-1844), puis, dans une réédition partielle, *Cours de littératures comparées* (1845), et que gâta malheureusement un dessein avoué d'apologétique; plus tard, l'ouvrage de E. J. B. Rathery, *Influence de l'Italie sur les lettres françaises, depuis le XIII<sup>e</sup> siècle jusqu'au règne de Louis XIV* (1853), en attendant le *Corneille, Shakespeare et Goethe* de W. Reymond (1864, préfacé par Sainte-Beuve). L'ère des grandes constructions se clôt alors en France, où l'on va commencer à se pencher sur le détail des emprunts, en suivant la leçon de Sainte-Beuve. Toute science commence ainsi par d'ambitieuses synthèses avant de s'apercevoir de la nécessité préalable de patientes analyses. L'Université française n'avait d'ailleurs pas reconnu par des créations de chaires l'existence de la jeune science et se contentait de faire enseigner les « littératures étrangères ». Tel est l'intitulé des chaires qu'occupèrent Edgar Quinet à Lyon (1838), avant de rejoindre Chasles au Collège de France, et Xavier Marmier à Rennes (1839). Certaines furent d'ailleurs confiées à des étrangers naturalisés : celle de Caen, en 1867, à Alexandre Büchner, frère de l'auteur de *La Mort de Danton*.

### Premières conquêtes

Le centre de gravité se déplaça vers la Suisse romande; ce fut un retour aux sources qui avaient vu naître *De l'Allemagne* et l'ouvrage de Sismondi, *De la littérature du midi de l'Europe* (1813; 2<sup>e</sup> éd., 1819; 3<sup>e</sup> éd., 1829). A l'académie de Lausanne, Joseph Hornung, historien comparatiste du droit, est appelé en 1850 à faire un cours de littérature comparée. A l'université de Genève, un enseignement analogue est donné, à partir de 1858, par Albert Richard, l'ami d'Amiel, dans sa chaire de littérature moderne, avant qu'on ne crée pour lui (1865) une chaire de littérature moderne comparée, dans laquelle lui succéda, en 1871, Marc Monnier, qui eut lui-même, pour successeur Édouard Rod (1886-1895). La chaire fut ensuite supprimée. Mais Genève avait ainsi assuré la survie d'une discipline encore fragile.

Au tour de l'Italie. De Sanctis est nommé professeur de littérature comparée à Naples dès 1863. Il abandonne sa chaire en 1865, afin de se consacrer à la vie politique, mais il la reprend de 1871 à 1877, dispensant

un enseignement généreux, surtout dirigé vers la littérature italienne. Dans les années 70, Emilio Teza donna à l'université de Pise des cours sous le titre : « Lingue et letteratura comparate », en mettant l'accent sur la philologie germanique. Un peu plus tard, à Turin, Arturo Graf inaugura un comparatisme plus positif sans s'interdire les parallèles audacieux. Ces noms dispensent d'insister sur le contenu de l'ouvrage de Serafino Pucci, *Principii di Letteratura Generale italiana e comparata* (1879) : titre trompeur, principes surannés.

La première revue parut en Hongrie le 15 janvier 1877 par les soins de Hugo Meltzl, professeur d'origine germanique à l'université de Kolozsvár, ami de Petöfi et de Nietzsche, et en collaboration avec Samuel Brassai. Rédigé en six, puis en dix langues, ce *Journal de littérature comparée* fut relayé en 1882, et jusqu'en 1888, par les *Acta comparationis litterarum universalium*. Ne pourrait-on pas aussi qualifier de première rencontre comparatiste le Congrès international des lettres qui se tint à Paris le 16 juin 1878? Victor Hugo présidait. Tourguéniev prit la parole. Mais il ne s'agissait encore que d'une fraternité d'écrivains vivants, analogue à notre actuel Pen-Club. L'idée, néanmoins, est révélatrice.

C'est au cours de ces années-là que la littérature comparée prend conscience d'elle-même comme science en Angleterre et en Allemagne. Matthew Arnold, qui avait traduit en 1848 l'expression française, lutta contre une insularité néfaste en usant de la littérature comparée comme d'une arme; ses héritiers (Morley, Saintsbury, Gosse, Lee) constitueront une prestigieuse génération d'historiens et de critiques, inégalée en son temps. Mais c'est à l'*Introduction to the Literature of Europe in the 15th, 16th and 17th Centuries* de Henry Hallam (1837) — un ouvrage comparable aux grandes constructions de Guizot — qu'il faut remonter pour comprendre l'intention de Hutcheson M. Posnett, professeur à l'université d'Auckland, publiant à Londres en 1886 sa *Comparative Literature*, essai historique sur l'origine et le développement des littératures du monde entier, qui use de la méthode analogique afin de dégager les lois génétiques des genres littéraires tels qu'ils sont déterminés par des structures sociales. Ce déterminisme est bien de l'âge positiviste, comme est de l'âge du libéralisme le but assigné à l'évolution : la différenciation des œuvres par l'épanouissement des individus affranchis des contraintes que leur impose la collectivité. Il est intéressant de remarquer que Posnett, malgré sa préférence pour la civilisation gréco-romaine, va souvent chercher ses éléments de comparaison loin de l'Europe, jusque dans le Mexique des Aztèques, et qu'il reconnaît aux littératures de l'Inde et de la Chine le statut de « world literature ». Cette légitime hardiesse sera oubliée dans d'autres synthèses où s'élabore, au-dessus des histoires particulières des littératures nationales, l'histoire globale des littératures occidentales, programme qui sera réalisé au début du xx<sup>e</sup> siècle par la collection *Periods of European Literature*, publiée à Édimbourg sous la direction de G. Saintsbury, en attendant l'*Histoire*

*littéraire de l'Europe et de l'Amérique de la Renaissance à nos jours* de Paul Van Tieghem (1941).

En même temps que Posnett ouvrait la voie à l'histoire littéraire générale, Moritz Carrière consacrait à Munich une série de cours et de conférences à l'évolution de la poésie, études qu'il reprit en 1884 (puis dans ses *Œuvres complètes*, 1886-1894) sous le titre : *Die Poesie, ihr Wesen und ihre Formen mit Grundzügen der vergleichenden Literaturgeschichte*, et par lesquelles il cherchait à intégrer la littérature comparée dans l'histoire générale de la civilisation.

Il précédait de peu Th. Süpfle dont la *Geschichte des Deutschen Kultureinflusses auf Frankreich mit besonderer Berücksichtigung der litterarischen Einwirkung* (Gotha, 1886-1890), reste un ouvrage de base; l'idée, transformée, élargie, sera reprise par un Suisse, Virgile Rossel, confirmant ainsi la vocation naturelle de son pays (*Histoire des relations littéraires entre la France et l'Allemagne*, 1897). En même temps que la littérature comparée se définissait par l'étude des influences, elle couvrait le large domaine des thèmes et motifs (*Stoffgeschichte*), un domaine particulièrement exploré par les Allemands depuis 1850 environ.

### La littérature comparée comme science

Ces deux orientations de recherches sont bien représentées dans la *Zeitschrift für vergleichende Literaturgeschichte* que Max Koch fonde en 1886 — la première revue importante, qu'accompagnera la collection des « Studien zur vergleichenden Literaturgeschichte » (1901-1909) et qui cessera sa publication en 1910.

En 1895 paraissent deux thèses dont les vertus sont grandes encore, celle de Louis Paul Betz (né à New York de parents allemands, étudiant à Zurich), *Heine in Frankreich*, et celle de Joseph Texte, *J.-J. Rousseau et les origines du cosmopolitisme littéraire*. L'année suivante, l'un et l'autre sont nommés professeurs de littérature comparée à Zurich et à Lyon (première chaire française). Texte mourra prématurément en 1900. L'Alsacien Fernand Baldensperger (*Goethe en France*, 1904) fut son successeur, avant de gagner la Sorbonne où une chaire fut créée en 1910. Mort lui aussi trop tôt (1903), Betz avait publié en 1897 la première bibliographie de littérature comparée, qui eut plusieurs éditions; la dernière (1904, 6 000 titres) fut terminée par Baldensperger. Frédéric Loliée, chroniqueur des fastes et des galanteries du Second Empire, dévoila la jeune science au grand public (*L'Évolution historique des littératures, histoire des littératures comparées, des origines au xx<sup>e</sup> siècle*, 1904; traduction en langue anglaise, Londres et New York, 1906, sous un titre plus explicite : *A Short History of Comparative Literature*).

En Russie, l'un des premiers comparatistes fut Alexandre Veslovski, spécialiste des thèmes folkloriques dans les années 70, qui eut, comme toute son époque, le défaut de vouloir tirer des lois organiques d'observations



dispersées et de faire de l'art de la comparaison une science trop rigoureuse. Son nom provoque encore la discorde.

Au tournant du siècle, les États-Unis connaissent déjà la littérature comparée : des Departments of Comparative Literature sont créés à Columbia (1899), à Harvard (1904), puis à Dartmouth College (1908). George E. Woodberry fonde en 1903 à Columbia le *Journal of Comparative Literature*, qui n'eut que trois numéros. Irving Babbitt exercera une influence décisive par sa personnalité et ses travaux : on se rappelle ses *Masters of French Criticism* (1913), son *Rousseau and Romanticism* (1919), ainsi que le volume de 1940, *Spanish Character and Other Essays*, qui contient une bibliographie de ses ouvrages. Après la pause de la première guerre mondiale, l'élan reprit. Furent successivement créées les chaires de North Carolina (1923), Southern California (1925), Wisconsin (1927), les deux premières animées par Baldensperger entre les deux guerres.

A la première étape de son développement scientifique, la littérature comparée avait donc acquis, grâce en particulier aux hommes des « marches », dans l'Europe occidentale et centrale de même qu'en Amérique, ses lettres de noblesse : elle disposait d'un enseignement régulier dans quelques universités, d'une revue, d'une bibliographie. Et l'on vit de grands historiens des littératures nationales seconder les efforts des spécialistes, au point que la littérature comparée apparaissait alors comme une branche de l'histoire littéraire. A l'École normale supérieure, Brunetière professa en 1890-1891 un cours de littérature comparée; au Congrès international d'histoire comparée qui se tint à Paris lors de l'Exposition universelle de 1900, il fut élu président de la section d'histoire comparée des littératures (président d'honneur : Gaston Paris). Il voulait qu'on écrivît l'histoire des grands mouvements littéraires dans le monde occidental, sentant bien l'insuffisance des histoires littéraires nationales devant maintes questions qui se posent à elles; s'adonne-t-on à la politique intérieure sans se préoccuper des incidences de la politique étrangère sur les affaires du pays? — Lanson, au cours des mêmes années, s'intéresse en connaisseur à l'influence de la littérature espagnole sur les lettres françaises classiques. Plus tard, son édition des *Lettres philosophiques*, dont une mise à jour en 1964 attestait la durable valeur, est, par ses commentaires, l'œuvre d'un maître comparatiste. Dans ce sillage, nombreux sont les professeurs de littérature française de qui la nécessité et la sympathie à la fois font d'excellents comparatistes; on peut graver en lettres d'or sur plusieurs chaires de français ce mot de Jean Fabre : « La littérature comparée est une discipline de couronnement. » A Brunetière et à Lanson, on joindra E. Faguet, directeur de la *Revue latine*, publiée de 1902 à 1908, et qui malgré son titre restrictif obéissait au même état d'esprit, marqué par le sous-titre : *Journal de littérature comparée*.

Au lendemain de la première guerre mondiale quelques Français, animés d'une volonté d'irénisme et de cosmopolitisme, considérèrent que la littérature comparée était l'une des disciplines les plus propres à ouvrir les

frontières et, au moment où à la *Nouvelle Revue française* on renouait, autour de Gide, le dialogue avec l'Allemagne d'Ernst Robert Curtius et de Thomas Mann, où Robert de Traz lançait la lucide et pacifique *Revue de Genève*, Fernand Baldensperger et Paul Hazard fondaient la *Revue de littérature comparée* (1921), laquelle s'adjoignit une collection, la « Bibliothèque de la *Revue de littérature comparée* » qui, en 1939, comptait plus de cent vingt volumes. Strasbourg, fait symbolique, avait reçu de la France, dès 1919, une chaire de littérature comparée, s'ajoutant à celles de Lyon et de Paris que J.-M. Carré occupa successivement.

Les nouvelles nations issues des traités de Versailles se sont adonnées avec ardeur au comparatisme à partir de 1930, y voyant le signe et le privilège d'une « majorité » culturelle longuement et douloureusement attendue. Tout en façonnant les traits encore flous de chaque littérature nationale, on s'efforçait de définir parentés et influences, de s'intégrer aux grands courants extérieurs.

En Union soviétique, la littérature comparée connut de 1917 à 1929 une tolérance relative, que suivit l'âge d'or du formalisme jusqu'en 1945.

A Oslo, en 1928, au sixième congrès des sciences historiques et sur l'initiative de Paul Van Tieghem, avait été fondée la Commission internationale d'histoire littéraire moderne, et projetée la rédaction collective d'ouvrages de références; un seul vit le jour — mais combien utile! — le *Répertoire chronologique des littératures modernes* (1937) publié sous la direction du promoteur par des historiens appartenant à plus de vingt-cinq nations. Avant-dernière manifestation d'un œcuménisme auquel la seconde guerre manqua de porter un coup fatal. La dernière fut la réunion à Lyon, en 1939, de la Commission précitée, qui avait entre temps tenu des congrès à Budapest (1931) et à Amsterdam (1935).

En 1939, la littérature comparée pouvait s'honorer d'un bilan largement bénéficiaire : histoire des échanges littéraires internationaux, et particulièrement recherche des sources et des influences, individuelles ou générales, étude des thèmes et motifs, histoire générale de la littérature occidentale, de ses grandes époques et de ses genres littéraires, telles sont les principales rubriques de ce bilan. Le bien-fondé de ces acquisitions a été mis en cause depuis une vingtaine d'années; on a reproché aux comparatistes de sacrifier l'esthétique aux principes d'un positivisme désuet. Ce reproche est partiellement justifié. Mais ce qui a été fait et bien fait mérite de rester. Les acquisitions plus récentes sont largement redevables aux efforts et aux réussites des premiers chercheurs. La demeure s'est agrandie; ce n'est pas une raison pour en condamner les parties plus anciennes.

D'autant que les plus récentes n'apparaissent parfois telles qu'à la faveur d'un effet d'optique. L'œuvre de Benedetto Croce est bien antérieure à la seconde guerre; et de même les débuts de Lukács. Mais la critique de Croce, contemporaine des premiers travaux de Texte et de Lanson, n'a réellement troublé les comparatistes, hors d'Italie du moins, que quarante ans plus

tard, et les travaux de Lukács furent loin, après 1920, de provoquer le bruit qui, depuis 1945, entoure son nom et son œuvre : entre ces deux époques, au reste, il avait renversé son système. Enfin, si le formalisme russe des années 20 est venu jusqu'à nous, ce fut en partie grâce au relais que constitua le *New Criticism* américain.

Sans oublier la date à laquelle s'inscrivent ces tentatives, il importe donc d'en tenir compte surtout pour le bilan du présent. La même remarque s'applique aux recherches nationales autant qu'aux vues d'ensemble théoriques. La Pologne, la Roumanie, la Yougoslavie ont pratiqué le comparatisme entre les deux guerres, mais il a fallu le recul actuel pour dégager leur originalité.

## LE PRÉSENT

### L'essor de l'après-guerre

Entre le moment où nous écrivons ces lignes et celui où le public les lira, des changements, sans doute, se seront déjà produits, tant évolue vite un type de recherches foncièrement dynamique. Ce chapitre ne prétend donc à rien de plus qu'à saisir au vol, très provisoirement, l'image d'une situation mouvante.

Internationale, universelle même, par définition et par vocation, la littérature comparée ne tient réellement ses promesses que depuis une quarantaine d'années. Si les fondateurs, français principalement, revenaient ici-bas, ils constateraient que les générations suivantes, partant d'une formule et de quelques travaux exemplaires, ont institué un enseignement complet, formé des disciples à leur tour qui essaimèrent sur toute la surface du globe, et regroupé leurs forces en associations vivantes. A une lente maturation a succédé une belle expansion.

Pour abolir en fait les isolements et les ignorances mutuelles que la littérature comparée n'abolissait qu'en théorie à la fin du siècle dernier, il ne fallait pas moins que les progrès d'un enseignement généralisé des langues vivantes, l'usage devenu banal de l'aviation commerciale doublé par de grandes facilités de voyages, le développement des procédés techniques de reproduction et d'enregistrement, la création d'organismes culturels internationaux permanents, d'offices de traduction et de diffusion à grande échelle, d'équipements pour l'informatique, bref toutes les réalisations récentes qui ont réduit la planète à la taille de l'homme. Après cinquante ans de lutte héroïque contre des conditions matérielles hostiles, les comparatistes disposent enfin d'instruments presque égaux à leurs ambitions. S'ils n'en tirent pas toujours le meilleur parti, la faute en revient aux obstacles moraux, qui ne se laissent pas toujours aussi facilement franchir.

## L'ère des congrès internationaux

Après une interruption due aux événements politiques, l'activité reprit avec le quatrième congrès de la Commission internationale d'histoire littéraire tenu à Paris en 1948. Pour la première fois y prenait part un délégué américain.

Au cinquième congrès (Florence, 1951), cette commission, devenue désuète, cédait la place à la Fédération internationale des langues et littératures modernes (F.I.L.L.M.), qui groupait alors une douzaine d'associations scientifiques internationales d'études littéraires, et n'a depuis cessé de croître. Rattachée au Conseil international de la philosophie et des sciences humaines (C.I.P.S.H.), la F.I.L.L.M. a tenu régulièrement ses congrès triennaux depuis celui d'Oxford (1954).

Les thèmes choisis pour ces rencontres témoignèrent, dès l'origine, du souci de traiter les grands problèmes littéraires dans leur plus haute généralité : méthodes, style, critiques, relations avec les autres formes d'expression, etc. Le point de vue comparatiste s'y inscrivit spontanément, mais non exclusivement. D'où naquit le désir d'une section spécialisée située à un même niveau d'universalité, dont les grandes lignes furent esquissées en marge du congrès d'Oxford, sous l'impulsion de Charles Dédéyan, et les statuts adoptés en 1955 à Venise, lieu du premier congrès de la toute jeune Association internationale de littérature comparée (A.I.L.C.). Les congrès suivants, de celui de Chapel Hill en 1958 à celui d'Edmonton en 1994, ont prouvé le bien-fondé de l'entreprise et la vigueur de l'idée.

C'est donc un très long chemin qui a été parcouru depuis la tentative sans lendemain de l'année 1900. Sans doute, à notre époque, un congrès international n'a-t-il plus rien d'extraordinaire. Toutes les professions, même les plus saugrenues, en tiennent avec zèle. Le courant politique et culturel de notre siècle va dans ce sens. Mais, plus que toute autre forme de pensée ou d'action, la littérature comparée en éprouve un besoin vital. Privée d'échanges, enfermée dans le vase clos du nationalisme, elle végète ou se fige en académisme. Se faire carrefour, dira-t-on, ne va pas sans une certaine trivialité, au sens étymologique du mot. Tel reste, pourtant, le prix inévitable de tout commerce intellectuel fécond.

## Le développement des associations nationales

L'A.I.L.C. ne se contente pas de regrouper des membres isolés. Ses fondateurs l'avaient chargée d'« encourager la création d'associations nationales ».

En 1954 était fondée la Société française de littérature comparée qui, en 1973, a été dotée de nouveaux statuts et est devenue la Société française de littérature générale et comparée (S.F.L.G.C.). Elle publie un *Bulletin*

(B.L.I.). Elle organise des congrès nationaux qui jusqu'ici se sont tenus dans des villes de province.

Aux États-Unis, où conférences et colloques se multiplient, se constitua à titre privé en 1945, à titre officiel en 1947, une section comparatiste de la Modern Language Association, à laquelle vint s'ajouter le Comparative Literature Committee du National Council of Teachers of English. En 1960, naissait l'American Comparative Literature Association (A.C.L.A.) qui tint son premier congrès triennal en septembre 1962. Les États-Unis publient trois des quatre périodiques comparatistes de diffusion internationale.

En 1948 était fondée la Société nationale japonaise de littérature comparée, la première du genre. Ainsi se manifestait la vitalité du comparatisme japonais qui a pris son essor à partir de 1945 et avait été préparé par les relations nouvelles du Japon moderne avec l'Occident au cours de l'ère Meiji (1868-1912). Ce courant cosmopolite et internationaliste a permis la publication d'un très grand nombre de traductions. Le fait qu'en 1991 le congrès de l'A.I.L.C. se soit tenu à Tokyo a confirmé cette évolution.

Aujourd'hui d'autres pays possèdent une association nationale : l'Allemagne, le Luxembourg, la Suisse, la Grande-Bretagne, le Canada, l'Australie et la Nouvelle-Zélande, la Hongrie, la Pologne, la Hollande, la Belgique, le Maroc, le Nigeria, l'Afrique du Sud, l'Espagne, le Portugal, la Chine populaire, Hong-Kong, Taiwan, la Corée du Sud, l'Inde, le Brésil, l'Argentine.

## La politique des centres de recherche

Préoccupées par des problèmes comparatistes, les associations nationales ne sauraient tenir lieu de centres de recherche. Une structure d'un autre type était donc indispensable au développement de la littérature comparée. Elle existe dans de nombreux pays. La France, là, était un peu en retard. Mais dans les dernières années plusieurs centres se sont créés à Paris et en province. Tantôt ils se sont spécialisés dans l'étude des relations avec une aire linguistique. Tantôt ils se sont organisés autour d'un genre ou d'un problème.

Un effort de regroupement s'impose. Ce devrait être la tâche du Collège de Littérature comparée (fondé en 1995) et de la toujours active S.F.L.G.C.

## École « française » et École « américaine »

Il y a eu une querelle du Comparatisme comme il y a eu une querelle de la Nouvelle Critique. L'École « française » a longtemps passé pour farouchement attachée à l'histoire littéraire, à l'étude des influences, à la recherche du fait. En réaction tantôt hardie et tantôt mesurée contre une pondération qui a pu paraître pesante, une tradition considérée comme routine, un positivisme devenu scientisme, la littérature comparée d'Outre-

Atlantique a voulu s'appuyer sur deux principes. Le principe moral reflète l'attitude d'une nation grande ouverte sur l'univers, soucieuse d'accorder à chaque culture étrangère une sympathie démocratique, mais, en même temps, plus consciente de ses racines occidentales. Le principe intellectuel permet aux Américains de prendre le recul nécessaire aux vastes panoramas, depuis l'Antiquité jusqu'au  $xx^e$  siècle, de préserver jalousement les valeurs esthétiques et humaines de la littérature encore sentie comme une exaltante conquête spirituelle, de se lancer dans les expériences de méthode et d'interprétation les plus éclectiques sans crainte de se fourvoyer.

Le comparatisme américain est remarquable par sa richesse, sa diversité et d'abord par l'origine même de ses enseignants ou chercheurs. Les plus influents sont des Tchèques comme René Wellek (à Yale), des Allemands comme Horst Frenz (Indiana), des Italiens comme Gian Orsini (Wisconsin), des Polonais comme Zbigniew K. Fokjowski (Pennsylvanie), des Russes comme Gleb Struve (Berkeley), des Suisses comme Werner Friederich ou, plus récemment, François Jost.

La notion même de littérature comparée a été passée au crible par les Américains durant les dernières années. En témoigne par exemple le livre de Robert J. Clements, *Comparative Literature as Academic Discipline: A Statement of Principles, Praxis and Standards* (1978), qui s'efforce de mettre un peu d'ordre dans le développement enthousiaste mais parfois un peu anarchique de la littérature comparée dans les universités américaines. Tantôt on insiste sur la nécessité de la pratique de plusieurs langues, tantôt, au contraire, on fait la part belle à la théorie de la littérature. C'est peut-être entre cette technicité et cette réflexion générale qu'oscille en effet la littérature comparée.

Depuis 1968 la France n'ignore pas ce dilemme. C'est pourquoi sans doute la littérature dite « générale » a conquis du terrain sur la littérature comparée orthodoxe. Le coup d'envoi a peut-être été donné par la création de l'agrégation de Lettres modernes en 1960, avec deux épreuves de littérature comparée (ou plutôt de « Français II ») portant sur des textes français et traduits en français. L'organisation des enseignements universitaires de premier cycle (D.U.E.L., puis D.E.U.G.) a fait place aussi à des unités de valeur plus « généralistes » que proprement « comparatistes ». Quelquefois un certificat spécialisé pour la licence — ou même une licence spécialisée —, les séminaires de maîtrise et de troisième cycle maintiennent l'étude des textes en langue originale. Cela ne veut pas dire qu'à ce niveau le positivisme reprenne nécessairement ses droits.

Est-ce pourtant rester tributaire de la tradition française que d'avouer le besoin d'un garde-fou — l'histoire littéraire — dans un fourmillement d'expériences pédagogiques passionnantes mais inégalement heureuses, dans un annexionnisme parfois tentaculaire ? Pour que la littérature comparée ne soit pas tout et n'importe quoi, il faut encore partir à la recherche d'une définition et revenir à la question initiale.

## Progrès passés et futurs

Longtemps spécialité rare, ésotérique même, parfois considérée avec méfiance ou ironie, la littérature comparée cesse désormais d'être le privilège de quelques universités d'avant-garde. Partout elle est entrée, ou entre en ce moment, dans les mœurs académiques.

Le nombre de ceux qui portent officiellement l'étiquette de « comparatistes » progresse rapidement. Ce qui vaut encore beaucoup mieux, l'idée comparatiste attire de plus en plus de spécialistes de toutes disciplines. Ces professionnels et ces amateurs (deux types d'esprit nécessaires, les seconds au moins autant que les premiers) s'associent librement, sans souci des frontières intellectuelles ou politiques. De plus, en France et aux États-Unis, l'avenir est garanti par une foule croissante d'étudiants à tous les niveaux, pépinière de futurs chercheurs ou sympathisants. A cette réelle popularité, nous voyons une raison très simple : la littérature comparée n'est pas une technique appliquée à un domaine restreint et précis. Vaste et diverse, elle reflète un état d'esprit fait de curiosité, de goût de la synthèse, d'ouverture à tout phénomène littéraire, quels qu'en soient le temps et le lieu. Il est bon, il est même indispensable qu'à un moment quelconque de ses études, tout étudiant en lettres ou en langue connaisse et partage cet état d'esprit.

Obéissant à son principe et à sa nature, couvrant enfin aujourd'hui toute la surface du globe, la littérature comparée s'est diversifiée suivant les terroirs. Les traditions intellectuelles nationales, les besoins locaux, les civilisations différentes modèlent ses physionomies. Française à l'origine, la voici devenue universelle. Pour être juste, toute épithète de nationalité ne devrait avoir de sens que si elle désignait purement et simplement la langue dans laquelle sont rédigés les travaux, langue qui n'est même pas toujours la langue maternelle de l'auteur.

Tâche paradoxale, en effet, que d'exorciser peu à peu le nationalisme littéraire, sans lequel l'idée n'aurait pas pris naissance. Littérature, langue, nation, trois entités longtemps indépendantes, ont convergé au cours du XVIII<sup>e</sup> siècle et surtout au début du XIX<sup>e</sup>, jusqu'à former une seule entité en trois notions. Contre ces cellules cloisonnées d'un type nouveau, la littérature comparée peu à peu s'est dressée. Dans les pays d'antique tradition universitaire, assagis par un humanisme tolérant, elle pénétra d'abord plus aisément que chez les nations plus jeunes ou plus petites où l'enseignement supérieur et la recherche, après les premiers tâtonnements, se penchèrent sans tarder, avec une louable piété, sur le patrimoine autochtone. Aux yeux de celles-ci, qui se durcissent et se ferment pour mieux se connaître, la vieille Europe et sa hauteur quelque peu désabusée passeraient aisément pour décadentes.

De ce nationalisme « primaire », auquel succède une vague de cosmopolitisme niveleur, la littérature comparée tire un nationalisme « secondaire » : diversité dans l'unité, conscience apaisée des ressemblances et des différences, des liens et des ruptures. Quel progrès peut-on ensuite espérer ? Nul n'est prophète, même en dehors de son pays. Sous une forme ou l'autre, ce mouvement perpétuel de systole-diastole se poursuivra, principe élémentaire de toute vie littéraire.

Dernier trait de la littérature comparée à l'échelle du monde : ce phénomène intellectuel se lie à une évolution psychologique. Occupation technique d'une poignée de savants, sans doute, mais aussi reflet d'un travail spirituel souterrain. Elle appartient non seulement à la vie de l'esprit, mais à la vie tout court, avec ses complexités, ses aveugles instincts, ses élans généreux et son mouvement incessant. Dans le microcosme comparatiste, comme le prouve l'histoire de l'Europe de l'Est, se lisent les craintes et les espérances, les haines et les amours des peuples, les soubresauts politiques, et même les élans religieux des États et des civilisations. Comme l'astronautique ou la physique nucléaire, mais plus intimement encore, la littérature comparée a son sort lié aux passions des hommes. C'est pourquoi nul ne peut dire de quoi demain sera fait.